

*Modes de Paris.*



*Nouveau Journal des Dames,  
Bureau Rue e Meslée, N<sup>o</sup>. 28.*

*Bonnet orné de Boules Cypriennes roses, Robe de Gros de Naples gris.*



NOUVEAU  
JOURNAL DES DAMES

OU

*Petit Courrier des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

LE charme du négligé ne se néglige pas; aucune femme, qui entend ses intérêts, ne le sacrifie à la grande parure. Un joli bonnet, la blonde voilant les couleurs fraîches des fleurs, et les fleurs laissant l'ombre d'une teinte pourprée ou rosée sur le visage d'une femme; des cheveux d'un beau noir ou des boucles cendrées, jouant autour d'un col d'albâtre, sont préférables à une coiffure où brillent l'or et les diamans. Notre gravure donne l'idée d'une femme du bon ton en demi-parure. Des cypriennes roses s'entremêlent avec la blonde; la robe est de gros de Naples coupée de bandes pareilles : elles doivent former des dessins croisés ou des feuillages selon le goût de la couturière ou de la personne qui dirige.

On assure que les pelisses seront moins nombreuses cette



année. Les mamans s'en affligent ainsi que les *pareuses* : espérons qu'il en sera autrement. Quoi de plus commode que cet ample *chez soi* ; lorsqu'une femme porte un vaste chapeau avec un voile, certes on peut passer à côté d'elle sans être sûr de la reconnaître, de même que la dame peut dire à quelqu'un, qui croit voir en elle une amie ou une femme de la société, vous vous trompez, ou je n'y suis pas. . .

Quelques chapeaux de satin rose et *crêpe*, ornés de marabouts, qui deviendront les immeubles de la mode, des pluches de toutes couleurs feront sans doute des chapeaux de toutes façons.

HOMMES. — On assure, mais nous ne le garantissons pas, que les hommes seront toujours aussi ridicules que par le passé et que ce sera une mode qui ne *passera pas*.

Ces Messieurs portent toujours avec eux un petit peigne ; ils initient tout le monde à leur toilette ; j'ai vu le même jour un élégant et un singe qui peignaient tout les deux leurs favoris.

---

## LA VICTIME DE L'AMOUR.

COMBIEN l'homme, dévoué par état à l'intérêt et à l'ambition, est peu susceptible d'éprouver toute la force d'un amour exclusif ! Au milieu du tumulte et des intrigues du monde ce sentiment ne fait qu'embellir sa jeunesse, que répandre des fleurs sur les routes tortueuses qui doivent le conduire au seul but de ses désirs. . . les grandeurs et la fortune. L'existence d'une femme est essentiellement méditative et sédentaire ; le cœur de celui qu'elle aime est son univers, c'est le seul bien qu'elle veuille conquérir. Aussi les malheurs de l'amour, qui parfois causent à l'homme des peines amères en détruisant quelques espérances, en blessant profondément sa vanité, portent-elles souvent une atteinte mortelle à la créature faible et aimante qui place tout son bonheur dans ses affections. Une femme, déçue dans son attachement, voit toutes ses illusions évanouies ; le passé ne lui offre que regrets, le présent que douleurs, et l'avenir lui semble sans espérances.

Hélas ! combien de jeunes personnes descendent dans la



tombe victimes d'une tendresse délicate. Les hommes se jouent souvent avec trop de légèreté des sermens dont ils ignorent le pouvoir sur une ame religieuse qui sait garder les siens. C'est ainsi que j'ai vu périr la jeune et intéressante Zulémie. Fille d'un simple fermier, elle dut à l'imprévoyante bienveillance de la comtesse de Saint-Félix, qui la fit élever avec sa fille, le malheur d'une éducation supérieure à celle que prescrivait sa naissance. Elle perdit presque en même tems sa mère et sa bienfaitrice, et se vit forcée de rentrer dans un monde qui ne pouvait plus la comprendre. Résignée avec courage à son sort, elle avait trouvé dans la religion de douces consolations contre sa triste destinée; et ses jours s'écoulaient paisiblement lorsque le jeune Valmour vint en troubler le repos. Issu d'une ancienne maison, possédant un rang distingué dans l'armée, il habitait depuis quelques tems le château de son père, voisin du village où demeurait Zulémie; il ne put résister aux grâces de cette intéressante fille; il chercha à lui plaire et parvint aisément à s'en faire aimer. Cependant, bien que son rang dans le monde et les préjugés de sa naissance s'opposassent à son union avec une simple villageoise, il s'abandonna aveuglément aux charmes de cette union disproportionnée. Tout à-coup vint l'ordre de rejoindre son régiment; et lorsqu'il annonça cette nouvelle à la tendre Zulémie, elle ne put retenir ses larmes et dans sa douleur lui fit connaître toute la violence de l'amour qu'elle éprouvait pour lui. La vue de cette beauté si confiante, la crainte de la perdre pour toujours, enflammèrent l'imagination du jeune militaire, qui, dans cet instant, osa lui proposer de le suivre et d'abandonner sa famille.

A ces mots, Zulémie revint à elle, jeta sur lui un regard douloureux, poussa un cri qui décélait toute l'angoisse de son ame, et se sauva vers la chaumière paternelle avec autant de frayeur que si elle eût été poursuivie par un monstre.

La vie tumultueuse d'une garnison, de nouvelles scènes, de nouvelles connaissances, dissipèrent bientôt les regrets du jeune homme et lui firent oublier son amour. Mais la jeune villageoise ne put voir détruire tous ses rêves de bonheur sans être frappée d'un coup funeste. Elle tomba bientôt dans une profonde et constante mélancolie; sa faible constitution s'altéra, ses joues se décolorèrent et on la vit dépérir sans qu'elle



proférât jamais une seule plainte, sans qu'elle voulût jamais confier à personne le secret de ses peines. Ainsi se flétrit aux jours de sa fraîcheur le lys délicat qui recèle dans son sein un insecte dévorant; sa tête s'incline languissamment sur sa tige, ses feuilles tombent une à une, et l'on voit mourir l'ornement du bocage sans connaître la cause du mal qui le consume.

La pitié de la jeune fille devint encore plus fervente; on la voyait tous les soirs se traîner vers le cimetière: là elle s'agenouillait sur la tombe de sa mère et y pleurait dans le silence et la solitude.

Enfin, elle sentit approcher l'instant de sa mort; elle éprouva au milieu du bonheur qu'elle espérait dans un meilleur monde le désir invincible d'adresser un dernier adieu à celui qui causait toutes ses peines; elle tenait encore à la terre par le cœur: Adieu, lui écrivait-elle, je touche à mon heure suprême, à l'heure du pardon... Mes larmes sont taries, je ne regrette plus... Je sens cependant un reste de faiblesse qui fait encore que mon dernier soupir est à vous.

Valmour, en recevant cette lettre, sentit les remords les plus déchirans s'emparer de son âme. Il part aussitôt résolu de braver tous les obstacles pour réparer, s'il est encore tems, ses fautes. Arrivé au village qu'habite Zulémie, avant de la voir, il veut aller sur la tombe de la mère de son amante demander à Dieu un pardon que réclame la voix de sa conscience; mais il commençait sa prière lorsque la cloche du village fit entendre le glas de la mort. Valmour se détourne, un frisson le saisit, en apercevant un cortège funèbre avançant lentement le long du sentier qui conduit au cimetière: des jeunes filles vêtues de blanc entourent le cercueil. Cette vue glace tous ses sens, un horrible pressentiment s'empare de son âme; la tombe qui doit recevoir la vierge est ouverte près de lui!!! Il approche, il chancelle, à peine peut-il lire l'inscription nouvellement gravée; ses forces ne peuvent résister à l'affreuse lumière qui vient de le frapper; il tombe anéanti sur la terre qui doit pour jamais recouvrir les restes de sa victime.

A. T.

*Bibliographie critique des Orateurs les plus distingués et des principaux Membres du parlement d'Angleterre, dédiée à Leigh Hunt, esq<sup>re</sup>. par Criticus (1).*

CE livre paraît au premier coup-d'œil exclusivement consacré à la politique et en conséquence doublement étranger à l'objet de ce journal; nous le recommandons aux Dames seulement en raison des anecdotes piquantes qu'il renferme sur les hommes d'état dont la vie s'y trouve rapportée: il parle de leur personne, de leur caractère, de leurs habitudes, d'une manière intéressante. Les moindres circonstances plaisent lorsqu'il s'agit de ces grands personnages, qui, jouant un rôle dans l'ordre public, nous paraissent toujours dans une sphère élevée et mensongère: nous aimons à les voir dans la vérité de leur vie privée. Quelques articles de ce livre sont de nature à plaire à tout le monde. C'est ainsi qu'il est curieux d'apprendre que le lord Castelreagh prononce ses discours d'une manière très-affectée et que la singularité de son débit se ressent de l'influence qu'exerce sur son esprit lady Castelreagh, qui se livre à la culture des lettres et qui, dit-on, affectionne une théorie de prononciation qu'elle a le projet de faire succéder à celle de Shéridan et de Walther.

La notice sur Shéridan est extrêmement touchante; on s'intéresse à cet homme qui avait su porter à la tribune la vivacité d'esprit et le mordant qui distingue la comédie intitulée *School for scandal*, composée par lui à l'âge de vingt-quatre ans. On gémit de le voir éteindre ces brillantes dispositions dans l'indolence et la passion du vin. Son talent perdu, sa fortune dissipée, sa réputation détruite; que de malheurs à-la-fois, et il avait commencé avec tant d'éclat!

Dans un ouvrage de ce genre on passe de la tristesse à la gaieté. Après avoir déploré le malheur de Shéridan on s'égaye sur le costume forcé de l'orateur ou président de la chambre des communes. Il doit, par état, porter une énorme perruque à marteaux et une robe: on croit que sans cet accoutrement il ne pourrait pas conserver la dignité et maintenir son

---

(1) A la Librairie Moderne, rue des Quatre-Fils, n<sup>o</sup>. 16. Prix 2 fr. 50 c.



autorité. On demande si tous les présidens des assemblées législatives d'Europe voudraient s'assujettir à ce vilain costume.

A. V.

## VARIÉTÉS.

Pendant assez long-tems Henri IV n'eut qu'un carrosse pour lui et pour la reine. On trouve dans une lettre qu'il écrivait à Sully, malade : « Je comptais aller vous voir; mais » je ne pourrai, car ma femme se sert de *ma coche* ».

Chez les Gaulois l'administration des affaires civiles et publiques avait été confiée à un sénat composé seulement de femmes choisies par les divers cantons.

Ces dames délibéraient même de la paix et de la guerre, et étaient prises pour arbitres dans les différends qui survenaient entre les magistrats. Ce sénat était appelé *le conseil suprême*. Les Gaulois ne s'en trouvèrent pas plus mal gouvernés. Les femmes de nos jours, en s'appuyant de ces titres, ne pourraient-elles pas prétendre à se faire nommer députées. On dit que c'est le sujet d'une pétition couverte de douze millions cinq cent quarante neuf mille signatures, et recommandée à la justice et à la galanterie de la chambre.

*S'acquitter, payer en monnaie de singe*.. On dit d'un homme à qui l'on a rendu service et qui s'acquitte en belles paroles, qu'il paie en *monnaie de singe*. Que de gens reconnaissans, s'il faut les en croire, ne cherchent que l'occasion de s'acquitter; l'occasion arrive, et ils s'acquittent. . . . . en *monnaie de singe*. A Paris, comme dans toutes les grandes villes, beaucoup de jeunes gens règlent exactement leurs comptes avec le tailleur, le bottier, le restaurateur, etc. et paient régulièrement en *monnaie de singe*.

Si l'on ne trouve plus à Paris des gens qui se contentent de cette monnaie on en rencontrait autrefois; telle est l'origine de ce proverbe : M. Dulaure, dans son excellent ouvrage intitulé *Histoire de Paris*, nous apprend que c'était au passage du Petit-Châtelet que se percevait, du tems de saint Louis, les péages et droits d'entrée. Un tarif de cette époque porte qu'un marchand qui entrera un singe pour le

vendre paiera quatre deniers; que si le singe appartient à un jongleur, cet homme, en le faisant jouer et danser devant le péager, sera quitte du péage, tant dudit singe que de tout ce qu'il aura apporté pour son usage : les jongleurs seront aussi quittes en chantant un couplet de chanson devant le péager.

C'est avec peine que je signalerai une inexactitude des *Petites Affiches*. Le rédacteur chargé des articles décès et enterremens, a oublié, mardi dernier, de faire part à ses lecteurs de celui de *Marino Faliero*, âgé d'une représentation. Au reste, si l'on redonne *Faliero* nous seront obligés de croire aux revenans, car celui-là est mort et bien mort!

Brydone raconte, dans son *Voyage en Sicile et à Malte*, que le duel était autorisé dans cette île, mais que les combattans étaient obligés de mettre bas les armes lorsqu'ils en recevaient l'ordre d'un prêtre, d'un chevalier ou d'une femme.

Le parlement interrogeant de bonne foi la femme de Concini sur l'espèce de sortilège qu'elle avait employé pour se rendre maîtresse de l'esprit de la reine Marie de Médicis, dont elle était la nourrice et la confidente. — Je n'en ai point employé d'autres, répondit-elle, que l'ascendant qu'ont les ames fortes sur les ames faibles.

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE-FRANÇAIS.

NOUS publierons avec plaisir tout ce qui peut intéresser la réputation des artistes français que les étrangers appellent chez eux, et nous citerons textuellement le *Courrier des Pays-Bas*, qui annonce l'arrivée de Mlle. Volnais à Bruxelles. « Bonne » fortune pour les habitués du grand-théâtre, dit ce journal; » la direction va rompre pour quelques jours l'ennui et la » monotonie de son répertoire habituel. A la vérité, c'est à » l'arrivée de Mlle. Volnais que nous le devons. Cette co- » médienne, l'une des plus distinguées du Théâtre-Français » de Paris, donnera à Bruxelles plusieurs représentations. » On espère la voir dans *Esther* et *Madame de Sévigné*, la » *Mère coupable*, *Rodogune* et les *Fausse infidélités*, *Ga-*



» *brielle de Vergy* et *Nanine*, le *Mariage de Figaro*, etc.  
 » Mlle. Volnais jouit de la réputation la plus honorable et  
 » possède à un très-haut degré l'art si difficile et si rare d'ex-  
 » primer sur la scène les grandes passions. La noblesse et la  
 » pureté de sa diction, l'intelligence et la profondeur qu'elle  
 » porte dans tous ses rôles, lui ont dès long-tems assuré de  
 » brillans succès et obtenu l'estime des vrais connaisseurs. »

Nous apprenons avec plaisir que Mlle. Volnais a justifié les éloges qu'on lui accordait, et qu'elle a obtenu dans la tragédie et dans la comédie les honneurs d'un double triomphe.

*Turcaret, les Bourgeoises de qualité.* — Si nos financiers modernes ne ressemblent plus à l'ancien traitant, l'ancien auteur pourrait servir d'un excellent modèle à nos auteurs modernes, et pour cette raison seulement la salle aurait dû se trouver bien garnie. Malheureusement il n'en était pas ainsi. Peut-être fait-on mieux que *Le Sage* à présent, cependant j'en doute.

Grandville remplissait le rôle difficile de *Turcaret*; il n'a pas montré tout l'aplomb nécessaire dans sa première scène, mais il a joué toutes celles qui ont suivies avec tact et vérité; c'est dire qu'il n'a imité en aucune façon ceux qui sont en possession du rôle. Je citerai la scène où *Frontin* l'engage à donner un équipage à l'adroite intrigante qui maîtrise son cœur. *M<sup>r</sup>. Turcaret* accorde l'équipage; mais arrivent de nouvelles demandes et le caractère de l'avidé maltotier reparait d'une manière admirable. Grandville ne s'est pas emporté devant ses gens, mais dans son jeu il a fait voir que la vanité ne le cédait que pour un instant à l'amour... de l'argent; on a vu qu'un autre jour ce serait encore *la vache à lait*: Grandville a donc saisi le rôle en homme d'esprit.

Mlle. Dupuis est toujours chargée de paraître dans un rôle désagréable pour l'actrice; mais elle parvient, à force de bon ton et de grâce, à sauver ce que le personnage peut avoir d'odieux.

Si *Menjaud*, qui faisait le chevalier... d'industrie, ne devient pas meilleur, ce ne sera pas faute de travail, car depuis son entrée à la comédie française il joue régulièrement tous les jours. Il a de l'intelligence, mais je lui voudrais un air plus libre, plus dégagé, plus à son aise.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.



